

Rosmini et les sciences: perspectives de recherche

En 1931, à l'entrée "Wissensoziologie" (Sociologie du savoir) du Handwörterbuch der Soziologie, Karl Mannheim contestait l'idée des hypothèses a priori qui était typique du néokantisme et qui était très diffusée à son époque. Il soutenait que tous les savoirs et toutes les formes de savoir sont constamment influencés par leur situation sociale, par leur "contrainte ontologique" (Seinsverbundenheit). À notre époque, qui paraît avoir été acceptée de commun accord et par convention comme l'"âge de la science", le scepticisme de Mannheim sur la définition kantienne du savoir (le "tenir-pour-vrai subjectivement et objectivement suffisant") semble avoir fait école.

La complexité du concept de savoir est due à un écart de plus en plus important entre la subjectivation progressive du savoir et l'objectivation progressive de la science, comme George Simmel, entre autres, l'a bien mis en évidence au début du XX^e siècle. De fait au XVIII^e siècle et dans la première partie du XIX^e siècle (dans le contexte de la philosophie classique allemande, par exemple), science et savoir étaient encore principalement des synonymes de scientia et ars: ils étaient un domaine et une faculté de l'homme. Mais bientôt, grâce à la différenciation et à la spécialisation des disciplines, "science" a pris le sens de procédé organisé, institutionnel et sur-individuel: le sujet ne peut plus "avoir la science", il peut seulement en bénéficier car elle contient infiniment plus que ce qu'une simple conscience seule puisse saisir et produire.

Antonio Rosmini s'oriente encore dans un horizon conceptuel dans lequel "science" et "savoir" s'inscrivent dans le domaine du concept de vertu, selon la tradition platonique et aristotélique. Pour cela, il suffit de penser à son utilisation du syntagme "science morale". Ses considérations semblent donc essentiellement distantes de la sensibilité actuelle, néanmoins elles représentent un point de référence intéressant afin de situer le rapport

entre science et savoir dans un cadre historique complexe. D'une part le savoir se fractionnait de plus en plus, perdant ainsi l'ambition idéaliste de se présenter comme unitaire et complètement compréhensif; d'autre part la science commençait à revendiquer des spécificités de méthode, préluant au Methodenstreit ("querelle des méthodes") qui aurait enflammé le débat épistémologique au début du XX^e siècle.

Afin d'organiser correctement la question de la relation entre Rosmini et les sciences, il nous semble nécessaire de tracer une perspective de recherche articulée en plusieurs moments distincts plus sur le plan méthodologique que sur le plan chronologique. Le point de départ consiste à reconnaître ponctuellement celles que l'on appelle aujourd'hui les "sciences" positives et que Rosmini cultiva pendant toute sa vie en tant que domaines d'un savoir conçu comme unitaire: des mathématiques à la physique, de la statistique à la biologie théorique, de la médecine à la physiologie, des sciences psychologiques à la psychiatrie. Sur ce sujet, nous ne pouvons pas faire l'impasse sur les résultats auxquels les études rosminiennes sont parvenues pendant les deux dernières décennies du siècle passé et qui ont culminé en 1997 au congrès international "Rosmini e l'enciclopedia delle scienze"¹ (Olschki Editore, Florence 1998). Cependant, beaucoup reste encore à faire pour compléter le tableau des sciences qui n'ont pas encore été suffisamment approfondies: la physique, la biologie théorique, la psychologie évolutive, la psychiatrie. Nous avons orienté dans cette direction le focus de ce numéro de "Rosmini Studies".

Le deuxième moment de la recherche, plus démunie, concerne l'étude des sources. En effet dans les œuvres et dans la bibliothèque personnelle de Rosmini, se répètent les noms de certains scientifiques éminents qu'il lut, interpréta et utilisa de plusieurs façons: d'Euclide à Ptolémée, de Copernic à Bacon, de Galilée à Newton, d'Euler à Laplace, et encore Stahl et Pinel. Des choses ont déjà été écrites sur la relation entre Galilée et Rosmini, mais nous pensons que chaque comparaison devrait commencer par une analyse philologique approfondie des œuvres et des extraits cités. Cela nous permettrait de comprendre et de comparer l'herméneutique appliquée par le philosophe de Rovereto à différents scientifiques et nous pourrions ainsi déterminer le "poids" de l'influence – sûrement pas uniforme – qu'ils ont eue sur la pensée de Rosmini et sur ses articulations. Dans une perspective historique, nous pourrions continuer la recherche en étudiant également les

¹ «Rosmini et l'encyclopédie des sciences», n.d.t.

scientifiques contemporains, comme le mathématicien milanais Gabrio Piola, qui établit avec Rosmini un rapport personnel.

Néanmoins, l'objectif principal est d'éclaircir de manière précise la situation historique et la philosophie de Rosmini à l'égard des sciences et de chaque science en particulier. Concernant cela, deux étapes correspondantes à deux moments ultérieurs de la recherche nous semblent indispensables. Tout d'abord, il sera nécessaire de contextualiser la pensée de Rosmini, en particulier en relation à certains philosophes du XVII^e et du XVIII^e siècle avec qui il se confronte ouvertement et qui constituent un éventail idéal de différentes prises de position. En ce qui concerne la philosophie italienne, il est impossible de ne pas se mesurer avec la figure imposante et originale de Vico. À partir de la deuxième partie du XX^e siècle, les chercheurs rosminiens, de Bulferetti à Piovani, ont mis en lumière plusieurs points communs entre Vico et Rosmini. Cependant, il semble émerger une nette différence dans leurs relations aux sciences. Dans un célèbre passage de son autobiographie, le philosophe napolitain déclare qu'il a appris "à ses dépens que les intelligences élevées à l'universalité de la métaphysique réussissent difficilement dans une étude qui ne convient qu'aux esprits minutieux. Il cessa donc de s'y livrer, jugeant qu'elle enchaînait et accablait son esprit déjà bien accoutumé, par de longues études de métaphysique, à sillonner l'infini des genres". À l'opposé, nous retrouvons le philosophe de Rovereto, une intelligence analogue "élevée à l'universalité de la métaphysique", mais qui démontre par les faits de ne pas mépriser "l'étude qui convient aux esprits minutieux". Du fait de son attitude respectueuse et intéressée aux sciences, Rosmini semble plus proche de Muratori et de ses études sur la fantaisie humaine, sur la médecine et d'autres sciences. En France, une référence incontournable est sans aucun doute l'Encyclopédie de Diderot et D'Alembert, dont Rosmini possède l'édition suisse du 1780-1782, mais également les idéologues comme Cabanis (cf. S. Moravia, *Il pensiero degli ideologi: scienza e filosofia in Francia*, La Nuova Italia, Florence 1974). Toutefois Rosmini est certainement plus proche de la tradition philosophique religieuse française, de Malebranche à Gerdil. Il connaissait très bien cette tradition selon laquelle il n'y a pas d'incompatibilité entre le progrès scientifique et la vérité religieuse. Pour ces philosophes, Copernic peut être à la fois un héros de la science et un porte-drapeau de la véritable religion catholique. De manière similaire, nous pourrions prendre en considération Leibniz. Comme cela a été démontré, il influença la théorétique rosminienne en plusieurs points qui ont une grande importance, dans les mathématiques entre autres, car Rosmini apprit le calcul infinitésimal du *Nova methodus* de Leibniz du 1684. Malebranche d'un côté et Leibniz de l'autre renvoient,

chacun à sa façon, à Descartes. Généralement assez critique envers Descartes (à sa conception des idées, il oppose la thèse de l'être idéal) Rosmini semble se référer au modèle de la philosophie cartésienne, du moins en soutenant les élaborations métaphysiques les plus audacieuses avec un exercice scientifique constant. Outre ces philosophes il ne faut pas oublier Kant, qui essaya de donner un fondement philosophique aux sciences: des études récentes (Sulla ragione, sous la direction de M. Krienke, Rubbettino, Soveria Mannelli 2008) ont systématiquement mis en lumière l'influence transversale de Kant sur Rosmini et également la réception critique de ce dernier, mais le chapitre sur les sciences n'a pas encore été abordé. Or, cette vision élargie, bien que rapide, montre que pour comprendre au mieux l'approche du philosophe de Rovereto à l'égard des sciences, il faut non seulement l'approfondir, mais aussi l'analyser en la mettant en relation aux différentes traditions philosophiques qui l'ont influencée de plus près. Et ce d'autant plus si l'on souhaite confronter Rosmini à d'autres auteurs comme Husserl: malgré la grande diversité de leurs orientations philosophiques, dans le précédent numéro de "Rosmini Studies" nous avons entrevu des correspondances significatives dans leurs approches théorétiques.

Le moment suivant de la recherche se propose de reconstruire "de l'intérieur" la position de Rosmini. À ce sujet, il convient sûrement d'examiner la position des sciences dans le vaste projet encyclopédique du savoir que l'Auteur conçoit à partir de 1817 – dans lequel trouvent leur place les mathématiques, l'astronomie, la météorologie, la chimie, la mécanique, la zoologie, la médecine, la botanique, la minéralogie – et qu'il continue de perfectionner jusqu'à 1850. Cette année, dans l'Introduction à la philosophie, il propose à nouveau son Sistema filosofico, qu'il avait déjà élaboré en 1844, en divisant les sciences en "sciences d'intuition", "sciences de perception" et "sciences de raisonnement". Dans ce cadre, la quête la plus fructueuse consiste à rechercher dans toutes ses œuvres – de celles de sa jeunesse jusqu'à la Teosofia restée incomplète – les essais spécifiques (comme celui sur la statistique) ou les longues sections présentes en plusieurs œuvres dans lesquelles il utilise une des sciences positives. Cela permettra de comprendre comment Rosmini considère chaque science, dans quelle mesure il lui reconnaît un statut épistémologique autonome, de quelle façon il en justifie l'utilisation et quelle est sa connexion à un savoir plus général. À ce moment-là nous pourrions comprendre et estimer si et dans quelle mesure Rosmini a effectivement poursuivi le but de "proposer une philosophie qui puisse être une base solide des sciences", comme lui-même l'écrit dans ladite Introduction. Dans cette œuvre, on aperçoit clairement la voie ontologique que l'Auteur entreprend et qui sera accomplie dans la Teosofia, mais il ne faut pas négliger la voie logique qui en ces années

l'amena à insérer le calcul des probabilités de Laplace dans sa Logica (1853). De plus, il est particulièrement intéressant de remarquer le lien que dans le dit Sistema filosofico Rosmini a établi entre "philosophie générale", qui enquête sur les raisons ultimes de tout le connaissable, et les "philosophies spéciales", qui cherchent les raisons ultimes "de parties déterminées du connaissable", comme "la philosophie des mathématiques, la philosophie de la physique" etc. (Introduzione alla filosofia, sous la direction de P. P. Ottonello, Città nuova, Roma 1979, p. 225).

Il est évident que la perspective de recherche, sommairement tracée ici, est vaste et absorbante, surtout si l'on considère les héritages d'abord néo-idéalistes et ensuite spiritualistes qui ont jusqu'à présent conditionné l'interprétation de Rosmini. Cependant, comme on le sait, les grands classiques peuvent avoir une parole dense qui a beaucoup de sens pour chaque époque. Le cas de Descartes est un exemple éloquent, comme l'écrivait Alexandre Koyré en 1937: "Rien ne reste plus debout de la physique de Descartes. On a pu écrire, il y a quelque vingt ans, que la science ne suit pas la voie qu'il nous avait tracée. Il y a quelque vingt ans c'était vrai. Aujourd'hui ce l'est beaucoup moins. Car, sans doute, la physique actuelle, la physique einsteinienne ne répète aucunement la physique de Descartes. Pas plus que celle-ci ne reproduisait la physique de Platon. Et pourtant, pour l'histoire, la physique de Descartes a été une revanche de Platon. La physique d'Einstein, qui réduit le réel au géométrique, est, de même, une revanche de Descartes: elle poursuit, et en quelque mesure elle réalise, le vieux rêve de Descartes et de Platon" (Entretiens sur Descartes, Gallimard, Paris 1962, pp. 227-228). C'est pourtant John Cottingham qui en se référant au philosophe français met en évidence l'aspect qui, en ce qui concerne les sciences, est essentiel et vital également dans la pensée de Rosmini: "Le système cartésien offre un exemple particulièrement efficace de ce que je considère être la tâche la plus importante de la philosophie, c'est-à-dire l'effort d'arriver à découvrir jusqu'à quel point les différentes zones de notre paysage conceptuel peuvent être intégrées dans une vision du monde cohérente. Si jamais nous devenons des créatures tellement spécialisées que cette tâche ne nous intéressera plus, alors la philosophie se fragmentera jusqu'à son extinction: ce qui était jadis le grand fleuve de la recherche se ramifiera en plusieurs ruisselets tellement nombreux et isolés que finalement rien ne restera, seulement une terre déserte" (Cartesian Reflections. Essays on Descartes's Philosophy, Oxford University Press, Oxford 2008, p. VIII).